

Fabrice ANFOSSO

LE CHEMIN DES FÉES



Révélé par le Prix du Jeune Ecrivain 1999, **Fabrice Anfosso** écrit pour voyager à travers l'espace et le temps. Refusant de s'enfermer dans un genre littéraire, il a publié deux romans de Fantasy aux éditions Nestiveqnen, un recueil de poèmes aux éditions l'Amourier, trois romans historiques aux éditions Mémoires Millénaires, ainsi que de nombreuses nouvelles. Il vit actuellement sur les hauteurs de Nice, où il partage son temps entre son métier de professeur de français, l'écriture et quelques passions moins cérébrales telles que l'alpinisme ou l'enseignement du Sambo, forme de combat libre d'origine soviétique. On raconte également qu'il travaillerait dans le secret de son garage à un prototype de machine à voyager dans le temps.

FABRICE ANFOSSO

LE CHEMIN DES FÉES

**ÉDITIONS
LOKOMODO**

Collection dirigée par Peggy Van Peteghem

Ce roman a été édité aux éditions Nestiveqnen en 2005.

Couverture réalisée par :
Senyphine

Mise en page intérieure :
Thomas Riquet

© Éditions Lokomodo / Asgard, SARL., Triel, 2011
4 impasse du Nord 78510 Triel-sur-Seine

ISBN : 978-2-35900-028-3
Dépôt légal : Mai 2011

Chapitre 1

Revenant par la route de Sallybrook, après avoir rendu visite à son père, Rory O'Donnell n'était pas d'humeur à admirer les paysages verdoyants de sa chère Irlande. Un observateur étranger, pourtant, aurait pu le croire plongé dans de douces rêveries : son regard fixait intensément l'horizon, et il ne cherchait pas à faire presser le pas au cheval qui tirait sa voiture avec nonchalance. La bruine, glissant comme un murmure sur toute chose, ne semblait pas l'incommoder. Il ne s'inquiétait pas non plus que la nuit fût sur le point de tomber.

Mais le jeune homme ne songeait ni à l'amour ni à aucun délice. Une rage froide l'habitait, comme chaque fois qu'il empruntait ce chemin le ramenant chez lui, vers la petite demeure bourgeoise qu'il habitait seul, à Saint Patrick's Street, depuis qu'il avait repris l'entreprise familiale.

Maudis sois-tu, Liam O'Donnell ! pensait-il. Tu m'as légué ta vie de labeur et d'ennui !

Qu'il haïssait ce père et qu'il avait pitié de lui !
Qu'il s'en voulait à lui-même de la tendresse qu'il
ne pouvait s'empêcher de lui vouer cependant !
Qu'il détestait la vie, et l'Irlande tout entière, de ne
pouvoir lui offrir de meilleur destin !

Cette colère muette, dépourvue de destinataire,
le pétrifiait, l'hypnotisait. Il n'éprouvait nulle envie
de partir au galop, de retourner chez son père pour
lui crier son mépris, de hurler sa fureur aux moutons
dispersés parmi les nappes de brume exhalées par la
terre en ce soir d'été pluvieux.

Rory enrageait dans une parfaite immobilité,
fasciné par le malaise qui dansait au fond de lui.

La vie de son père, pour les autres, était une
retraite bien méritée, vouée à des plaisirs sains
dans une campagne peu rigoureuse. Celui qui,
pendant quarante ans, avait fait vivre la joaillerie
O'Donnell, celui qui, bon an mal an, avait toujours
donné du travail à un minimum de trois employés,
celui qui était connu dans toute la ville de Cork,
cultivait à présent un petit potager, se levait tôt pour
aller pêcher, jouait aux cartes avec ses voisins et
contribuait volontiers à la vie paroissiale.

Mais Rory n'était pas dupe de cette crédibilité.
Il avait conscience de la valeur marchande de
son héritage, et il ne crachait pas sur les sommes
coquettes que le commerce des pierres précieuses
lui rapportait avec une régularité ô combien enviable
en ces temps difficiles. Rares étaient les jeunes gens
de son âge à n'être point contraints de s'expatrier
pour trouver un travail. Rory n'avait pas eu à verser

de sueur pour assurer sa subsistance. D'une certaine façon, il en était heureux, et ne pouvait qu'éprouver de la gratitude pour ce don inestimable que lui avait fait son père. Néanmoins, il n'en retirait aucune fierté. Pire : un vague dégoût de lui-même le prenait quelquefois. Il se sentait *en dehors*, étranger à tout ce qui concernait ses plus proches voisins, ses meilleurs amis. Il enviait ceux qui n'avaient d'autre choix que de mobiliser leurs énergies, de se battre pour survivre.

Son destin était tout tracé, comme celui de son père avant lui. Et lorsqu'il venait rendre visite à ce vieil homme affable dans sa maison de campagne, il avait le sentiment de se pencher au-dessus d'un chaudron magique qui lui aurait dévoilé son avenir. Il *savait*. Il savait tout au fond de lui qu'il empruntait le même chemin. Il devinait la chape d'ennui mortel que son père déguisait sous cette pellicule de sérénité. Il se souvenait trop bien comme ses envies de rire sincères étaient mortes dix ans plus tôt, quand sa femme s'était poétiquement jetée dans l'océan, par une froide nuit de l'hiver 1904. Avant cet épisode tragique et incompréhensible, il en avait peut-être été autrement. Il n'était pas impossible que Liam O'Donnell ait vraiment aimé la vie, autrefois. Mais toute passion était morte en lui. Ne lui restaient que ses légumes, ses poissons et ses cartes. Il ne s'était jamais remarié. Tous y voyaient un signe de fidélité entêtée. Rory connaissait la vérité : son père avait choisi de rester seul par faiblesse, par lâcheté, par peur de recommencer quelque

chose, par renoncement. Son père n'avait pas choisi.

Non, Rory O'Donnell ne nourrissait pas de douces pensées devant le spectacle des collines happées par le soir. Il n'admirait pas le paysage, il le subissait. Les parfums de tourbe n'éveillaient pas en lui les ardeurs d'une passion inconditionnelle pour sa terre natale. Rory aimait l'Irlande, mais il n'avait pas le sentiment de lui appartenir. Il ne participait pas assez à ses souffrances, à ses luttes, pour se sentir autorisé à un quelconque patriotisme. Rien ne le concernait. Sa confortable position sociale étouffait jusqu'aux échos du tumulte mondial. La guerre qui venait d'éclater en Europe ne l'impressionnait pas. Tout cela était si loin.

Pour sa part, il serait bientôt marié à Mary, la fille unique des Comelly, des beurres salés du même nom. Elle était venue au magasin avec sa mère pour acheter un diamant à l'occasion de son anniversaire. Rory avait été aussitôt séduit. Fine, élancée, à peine moins grande que lui, ses traits étaient presque aussi purs et racés que ceux d'une banshee. Il l'avait courtisée sans relâche pendant près de six semaines, donnant à son quotidien un relief soudain, une espérance inattendue. Qu'elle fût un bon parti ne l'avait pas préoccupé, mais il devait bien s'avouer que son appartenance à une classe sociale proche de la sienne avait facilité les choses. Elle l'avait jugé moins durement qu'il ne se jugeait lui-même, et avait cédé peu à peu à ses délicatesses. Elle n'avait pas été choquée par ses cadeaux et, bien que d'une

nature volontiers rebelle, avait accepté, flattée, sa demande en mariage. Cette dernière ne s'était faite que quelques jours après le premier baiser, échangé pudiquement au pied de la cathédrale Finbarr, car Rory craignait par-dessus tout que sa vie ne retrouve son ancien goût d'ennui, de poussière et de rêves inassouvis. Il s'était précipité dans les bras de cette femme qui avait le don de faire battre son cœur. Ce n'était pas de plaire qui l'avait grisé. Cent fois auparavant, il aurait pu s'acoquiner d'une épouse très convenable. Bien que les traits de son visage ne fussent guère délicats, il avait hérité de ses ancêtres une constitution assez robuste et harmonieuse pour susciter chez une femme l'envie de venir se blottir dans ses bras. Ses manières achevant de lui donner un tour fort aimable, il se traînait une réputation de gaillard plutôt chanceux auprès des belles, ce dont il ne profitait pas autant que la légende le prétendait.

Mary avait changé sa vie. Reconnaissant, il n'avait pas hésité une seconde avant de s'engager. Mais il s'était trompé. Au fil des mois, tandis que l'échéance de cette union se rapprochait, il avait compris que Mary lui avait apporté un renouveau, mais qu'elle ne changerait pas son destin. La garderait-il jalousement auprès de lui toute sa vie durant qu'il demeurerait Rory O'Donnell, cet homme nanti et veule, vide, dédaigné par les passions de ce monde. Qu'attendait-il de ce mariage ? Un émerveillement de chaque matin ? À présent que l'émotion de la rencontre était quelque peu atténuée et que la perspective de quotidien revenait à grands

pas, il tremblait de nouveau. Il ne serait jamais qu'un joaillier à la vie aussi étriquée que son père. Elle se lasserait de lui. Au mieux, elle resterait à ses côtés et s'étiolerait à son tour. À l'idée que les baisers de Mary cessent un jour de le bouleverser, Rory se sentait défaillir.

« Saleté d'Irlande détremnée ! murmura-t-il. Toutes les belles choses pourrissent, ici ! »

Et cependant, qu'elle était douce, la bruine sur son visage et dans ses cheveux ! Que ce simple ruisseau qu'il venait de franchir portait de mystères émouvants ! Ah ! Il aimait ce pays autant qu'il le détestait ! Il s'était plusieurs fois surpris à envier le plus pauvre des paysans, prêt à brandir sa fourche contre cent cavaliers en armes pour défendre sa terre misérable. Tant de fois par le passé le sang des vrais Irlandais s'était mêlé aux herbes grasses ! Rory songeait à eux avec tendresse. Qu'avait-il besoin de sa culture et de son argent ! L'un comme l'autre l'éloignaient de l'essentiel. Rien ne vaut le destin des âmes simples, pensait-il. Comment aimer, comment lutter lorsque aucune sorte de danger ne nous guette ?

Cork était en train d'apparaître parmi les ombres du soir. Soudain, le cheval fit une embardée, et la carriole manqua verser par-dessus le talus. Une silhouette avait bondi sans crier gare au bord de la route. Rory tira sur les rênes, contraignant la bête effrayée à s'arrêter, et n'avait toujours pas reconnu son ami Fen lorsque sa voix familière lança avec bonhomie :

« Mille excuses, *my looord* ! Ta carne a le sang chaud. Tu devrais t'acheter une automobile. Quand te décideras-tu ? »

L'incident avait eu le mérite de chasser les sombres pensées de Rory. Il salua le jeune druide avec lequel il avait partagé ses années les plus insouciantes. Celui-ci, vêtu comme un berger, la chevelure hirsute, se tenait devant lui en souriant, une *whistle*¹ à la main, laquelle ne détenait vraisemblablement pas d'autre pouvoir magique que de lui faire passer le temps ou de séduire quelques jeunes filles.

« Tu ne pouvais donc pas t'annoncer ? lança Rory sans colère. Tu as failli me tuer. Tes tours d'apparition ne m'impressionnent plus depuis longtemps. Montre-toi, la prochaine fois ! »

Fen opina sans conviction et, comme il ne disait toujours rien, Rory se décida à l'interroger :

« Que fais-tu à pied sur la route, à cette heure ? Ta vieille mère doit se faire un sang d'encre !

— Laisse ma mère en dehors de ça ! »

C'était entre eux un sujet de plaisanteries habituel, car Fen, en dépit de ses vingt-cinq ans, habitait toujours sous le même toit que ses deux jeunes frères, aux ordres d'une mégère bien connue dans le voisinage. C'était en partie ce qui l'avait motivé à s'engager parmi les *Irish Volunteers*, du moins Rory en était-il persuadé. Il ne faisait aucun doute à ses yeux que ce choix politique avait été essentiellement dicté par l'espoir d'échapper à la tyrannie de sa mère à plus ou moins brève échéance.

1 Petite flûte traditionnelle irlandaise

« J'allais voir les frères Madigan, expliqua le jeune druide. Une affaire de la plus haute importance. Je ne pense pas que j'aie le droit de t'en parler... »

Les frères Madigan étaient, comme Fen, de fraîches recrues du mouvement indépendantiste irlandais. Agacé par les airs mystérieux que se donnait son vieil ami, Rory montra qu'il n'était pas décidé à insister :

« Bien, de toute façon, vos petites conspirations ne m'intéressent pas... », laissa-t-il tomber avec mépris.

Piqué au vif, Fen se hâta de rétorquer :

« Cette fois, c'est pas pareil ! Je te jure que les choses sont en train de changer... D'accord, je te le dis pour que tu puisses saisir ta chance. Tu verras, tu me remercieras ! En principe, c'est encore un secret mais...

— Fen, tu m'énerves !

— Très bien, très bien... La situation internationale a changé beaucoup de choses, désormais. Les Anglais ne sont plus tout à fait nos ennemis...

— Vraiment ?

— Ne te moque pas ! C'est la pure vérité. Redmond vient de donner le mot d'ordre. Il veut que tous les Irlandais en âge de se battre s'engagent aux côtés des Anglais. Il dit que la guerre mondiale est une chance pour nous, si nous savons la saisir. Il dit que, quand nous aurons gagné, l'Angleterre nous donnera l'indépendance pour nous remercier.

— Et tout le monde est d'accord avec ça ? demanda Rory d'un ton circonspect.

— Non, pas tout le monde... », reconnut le druide.

Rory se sentit malgré lui intéressé. L'enthousiasme de Fen avait quelque chose de communicatif.

« Et toi, qu'en penses-tu ?

— Redmond est notre chef », répondit simplement son ami.

Rory laissa s'écouler un silence sans faire mine de descendre de sa voiture. Décidément, cette nouvelle l'intriguait.

« Alors tu le suis, c'est décidé ?

— Je m'engage dès demain avec les Britanniques. Tous les jeunes de toutes les races irlandaises avec qui j'ai parlé feront la même chose. C'est maintenant ou jamais ! Viens avec nous, Rory ! Ton pays a besoin de toi ! »

Le jeune joaillier, à ces mots, émit un mauvais ricanement. Ce son, qui n'était pas de son âge, imposa le silence au druide enthousiaste. *L'Irlande a besoin de moi !* songeait Rory. *C'est nouveau ! Comme je t'envie, Fen O'Hara ! Pour toi, les choses sont simples. Tu t'engages, et tu échappes à ta mère. Voilà un bon marché. Et en prime, si l'Irlande gagne son indépendance, les gens se tourneront peut-être de nouveaux vers les anciennes croyances, si chères à vous autres druides ! Dans tous les cas, tu es gagnant ! Tu crois à l'Irlande, tu crois aux anciens dieux, tu crois en un avenir meilleur ! Tu as de la*

chance, puisque tu crois ! Mais moi, mon pauvre ami, je ne crois déjà plus en rien... Qu'est-ce que j'y gagne, à mourir pour les Anglais, à aller me faire trouer la peau par les Boches ? Si je le faisais, ce serait seulement pour fuir ma vie... c'est ça, fuir ma vie.

Mais Rory ne prononça pas ces paroles amères. Il orienta la conversation vers quelques sujets moins sensibles, tels que la santé des familles réciproques, puis s'arrangea pour prendre congé de son vieil ami sans trop attendre. Pensif, il se dirigea sans plus de hâte vers les rues éclairées de Cork. Un sentiment étrange l'habitait maintenant, un fatalisme qu'il n'avait jamais rencontré. La bruine avait cessé de tomber, et le ciel s'était entrouvert pour laisser filtrer de pâles rayons de lune.

Rory se sentait calme, presque serein.

Fuir ma vie...

Chapitre 2

Le monde glissait par à-coups derrière la fenêtre du train. D'ocre paysages s'écoulaient lentement devant le regard éteint du jeune Irlandais. Bien sûr, il n'était jamais venu en France, et, malgré son trouble, cette campagne paisible ne manquait pas de le surprendre. Était-ce vrai qu'il y avait la guerre, au bout ? Comment était-ce possible ?

Rory s'était plu à imaginer une arrivée plus romanesque. Des éclairs auraient zébré l'horizon, et des ruisseaux de sang auraient coulé parmi tout le pays. Au lieu de cela, le ciel était à peine gris, et l'automne était seul à pigmenter les paysages de rouge et d'écarlate.

Déçu, Rory se passait la main sur la nuque et le haut du crâne. À Caterham, pendant sa formation, on lui avait rasé la tête, et il éprouvait le plus grand mal à s'y habituer. De même, il avait vécu comme une humiliation l'obligation de troquer ses vêtements chauds et distingués pour un uniforme en toile des Flandres et une paire de brodequins

inconfortables. Il l'avait fait cependant sans mot dire, décidé à subir jusqu'au bout la punition qu'il s'était infligée. Souvent, on lui avait dit à Caterham : « Ceux qui sortent d'ici seront soit des macchabées, soit des soldats de la Garde Irlandaise ». Et Rory se demandait sincèrement laquelle de ces deux issues était préférable pour lui.

Pendant les cinq semaines d'entraînement, privé de tout repère, de toute compagnie familière, il avait été déchiré entre les sentiments les plus contradictoires. Le remords était son principal visiteur ; il lui apparaissait la nuit sous la forme d'un grand chien noir à la gueule écumante. Il se réveillait en sursaut, le nom de Mary coincé au fond de la gorge. Parfois, il regardait ses mains, et se souvenait que la jeune femme les avait mouillées de ses larmes pour le supplier de ne pas partir. *Oh ! Mary ! il faut du courage pour être heureux. J'en ai si peu, tu sais...*

Lorsque les autres s'étaient engagés, il ne les avait pas suivis. Non pas qu'il fût persuadé, comme cette poignée d'irréductibles, qu'il fallait profiter que l'Angleterre soit occupée ailleurs pour lui porter le coup décisif ; il ne se sentait seulement pas le droit de prendre part à l'action. Agir était un concept étranger, une éventualité qu'il n'avait jamais pu envisager sérieusement.

Mais la nouvelle avait fait son chemin, et Redmond avait réussi à rallier près de deux cent mille humains, leprechauns, grogochs, cluricauns, changelins et autres races communes. Seules les

banshees avaient annoncé leur neutralité dans ce conflit. Ceci n'était pas étonnant, car le Sidh, leur Royaume Souterrain, était toujours parvenu à conserver son indépendance contre vents et marées. Que les banshees ne se mêlent pas des affaires irlandaises ou britanniques était précisément l'un des garants de leur autonomie politique, et le gouvernement féérique avait grand soin, en toutes circonstances, de renforcer son autarcie en se tenant à l'écart des querelles du voisinage.

Rory avait été frappé par l'ampleur de la mobilisation. Les Irlandais de toutes races ne s'étaient pas unis ainsi depuis fort longtemps. Les populations elfiques, quoique de tout temps parfaitement intégrées – ce n'était pas le cas partout en Europe – avaient coutume de conserver certaines réserves quant aux manières d'agir de la majorité humaine. Où qu'on se trouve, il y avait toujours au moins un leprechaun pour dire à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas d'accord. Avec quoi ? Peu importait, c'était une sorte de tradition. Une façon pour les minorités de revendiquer dans un pays qui, pourtant, n'avait jamais connu de conflits purement raciaux. Et pour cause, les Anglais détenaient le monopole des rancunes populaires. Dans leur ombre, il n'y avait jamais eu de place pour d'autres querelles que tournées vers l'indépendance.

Le doute était là. Et si... Et si cette guerre était une opportunité véritable ? Se pouvait-il que Rory fût autorisé à entrer dans l'Histoire, à œuvrer pour la destinée de son pays, absous de ses différences ?

Ce nouveau sentiment, depuis lors, ne le quitta plus. Logé quelque part au fond de lui, il adoucit les souffrances infligées par son séjour à Caterham. Un espoir. Lointain, incertain, mais présent. Un espoir d'autre chose.

Le jour même de cette prise de conscience, sans concerter son père ni personne, il avait fermé la joaillerie pour une durée indéterminée, avait fait des adieux déchirants à une Mary stupéfaite et avait couru s'engager. Ses pensées, dès lors, n'eurent de cesse d'osciller entre « à présent, tout est perdu » et un timide mais opiniâtre « sait-on jamais ? »

Maintenant, le train le menait avec lenteur vers le front avec ses compagnons. Des humains, essentiellement, mais aussi trois cluricauns, sur la banquette voisine de la sienne. Fidèles à leur réputation, les lutins menaient un grand tapage, faisant et défaisant leur barda, jouant avec leurs fusils et riant à gorge déployée à la première occasion. Pour sûr, ceux-là étaient heureux d'aller se battre.

« Il faudra bien en profiter, lança l'un d'eux. Ça ne va pas durer longtemps. Ils l'ont dit. Les Boches vont déguerpir vite fait ! »

Seuls représentants dans ce wagon de la communauté elfique, il se serait très vite trouvé en temps normal quelqu'un pour les faire taire. Mais l'atmosphère était joyeuse, et nul ne songea à imposer aux cluricauns de cesser leurs turbulences. Du reste, tous étaient vêtus du même uniforme et portaient les